

Rome, 1er novembre 1786.

Enn je puis parler et saluer mes amis d'un cœur joyeux ! Qu'ils me pardonnent ce mystère, et le voyage, en quelque sorte souterrain, que j'ai fait jusqu'ici ! A peine osais-je me dire à moi-même où j'allais. Même en chemin, je craignais encore, et c'est seulement sous la porte del Popolo que j'ai été certain de tenir la ville de Rome. Et laissez-moi dire aussi que je pense mille fois, que je pense continuellement à vous, en présence des objets que je ne croyais jamais visiter seul. Ce n'est qu'au moment où j'ai vu chacun enchaîné de corps et d'âme dans le Nord, où j'ai vu toute aspiration vers ces contrées évanouie, que j'ai pu me résoudre à entreprendre un long voyage solitaire, et à chercher le centre vers lequel m'attirait une force irrésistible. Dans ces dernières années, cela était même devenu une sorte de maladie que la vue et la présence des objets pouvaient seules guérir. Je l'avoue maintenant, j'avais Gni par n'oser plus regarder aucun livre latin, aucun dessin d'une contrée italienne. Mon désir de voir ce pays était mûr depuis trop longtemps. A présent qu'il est satisfait, je retrouve au fond de mon cœur, pour mes amis et ma patrie, l'affection la plus tendre, et le retour me sera doux, il le sera d'autant plus que je n'emporterai pas, je le sens bien, tous ces trésors pour les posséder seul, pour en user seul, mais qu'ils seront pour d'autres et pour moi, durant toute la vie, des guides et des encouragements.

Oui, je suis enfin arrivé dans cette capitale du monde ! Je m'estimerais heureux, si je l'avais vue il y a quinze ans, bien accompagné, conduit par un homme éclairé. Mais, puisque je devais la voir seul et de mes propres yeux, il était bon que cette jouissance me fût accordée si tard.

J'ai franchi au vol, pour ainsi dire, les Alpes du Tyrol. J'ai bien vu Vérone, Vicence.^^oue, Venise ; j'ai vu en courant Ferrare, Cento, Bologne ; j^^u à peine Florence. Tel était mon désir d'arriver à Rome, il augmentait si fort à chaque moment, que je ne pouvais plus m'arrêter, et je ne suis demeuré que trois heures à Florence. Me voilà maintenant à Rome et tranquille, et, à ce qu'il semble, tranquillisé pour toute ma vie.

C'est en effet commencer une vie nouvelle, que de voir de ses yeux l'ensemble que l'on connaît en détail intérieurement et extérieurement. Tous les rêves de ma jeunesse, je les vois vivants aujourd'hui ; les premières estampes dont je me souviens (mon père avait placé les vues de Rome dans un vestibule), je les vois maintenant en réalité, et tout ce que je connaissais depuis longtemps en tableaux et en dessins, en gravures sur cuivre et sur bois, en plâtre et en liège, est réuni devant moi ; où que j'aie, je trouve une connaissance dans un monde étranger ; tout est comme je me le figurais et tout est nouveau. J'en puis dire autant de mes observations, de mes idées : je n'ai point eu de pensées toutes nouvelles, je n'ai rien trouvé tout à fait étranger, mais les anciennes sont devenues si précises, si vivantes, si enchaînées, qu'elles peuvent passer pour nouvelles.

Quand Pygmalion eut formé Élise au gré de ses vœux, quand il lui eut donné autant de vérité et de vie que l'artiste pouvait le faire, et qu'enfin Élise vint à lui et lui dit : « C'est moi ! » que l'être vivant était différent de la pierre sculptée !

Combien aussi il est moralement salutaire pour moi de vivre au milieu d'un peuple tout sensuel, sur lequel on a tant discoursu et tant écrit, et que chaque étranger 'uge à la mesure qu'il apporte avec lui ! Je pardonne à ceux qui blâment et condamnent ce peuple : il est trop loin de nous, et il en coûte trop de fatigue et de frais d'avoir commerce avec lui comme étranger.

Rome, 7 novembre.

Je suis ici depuis sept jours, et je me fais peu à peu une idée générale de la ville. Nous la parcourons souvent. Je me familiarise avec les plans de Rome ancienne et de Rome moderne ; j'observe les ruines, les édifices, je visite une villa puis une autre ; je ne m'occupe que fort lentement des plus grandes merveilles ; je me contente d'ouvrir les yeux ; je regarde, je vais et je viens, car c'est à Rome seulement qu'on peut se préparer à étudier Rome. Mais avouons que c'est un pénible et triste travail de déterrer la Rome antique de dessous la moderne, et pourtant il faut le faire, et l'on finit par y goûter une satisfaction inestimable. On trouve les vestiges d'une magnificence et d'une destruction qui vont l'une et l'autre au-delà de notre imagination. Ce que les barbares ont laissé debout, les architectes de Rome moderne l'ont dévasté.

Quand on considère une existence qui remonte à plus de deux milie ans, qui a subi par les vicissitudes des temps des changements si divers et si profonds, et pourtant toujours le même sol, les mêmes collines, souvent les mêmes colonnes et les mêmes murailles, et, dans le peuple, quelques traces encore de l'ancien caractère, on se trouve initié aux grands arrêts de la destinée, et l'observateur a d'abord de la peine à démêler comment Rome succède à Rome, et non-seulement la ville moderne à la ville ancienne, mais, les unes aux autres, les diverses époques de l'ancienne et de la nouvelle. Je me borne premièrement à tâcher de trouver moi-même les points à demi couverts ; c'est seulement alors qu'on peut utiliser parfaitement les beaux travaux préparatoires ; car, depuis le quinzième siècle jusqu'à nos jours, des artistes et des savants de grand mérite ont consacré leur vie entière à ces recherches.

Et cette merveille agit sur nous tout doucement, à mesure que nous parcourons la ville à la hâte pour arriver aux objets les plus grands. En d'autres lieux, il faut chercher ce qui est remarquable : ici il nous surcharge et nous accable. Qu'on chemine ou qu'on s'arrête, il s'offre aux regards des paysages de toute sorte, palais et ruines, jardins et déserts, lointains et ruelles, maisonnettes, étables, arcs de triomphe et colonnes, souvent tout ensemble et si près, qu'on pourrait mettre le tout sur la même

feuille. Il faudrait écrire avec mille burins : que peut faire ici une plume ? Et puis, le soir, on est épuisé et lassé de voir et d'admirer.

Rome, 11 novembre 1786.

Aujourd'hui j'ai été rendre visite à la nymphe Égérie, puis j'ai vu le cirque de Caracalla, les ruines des sépultures le long de la voie Appienne et le tombeau de Cécilia Métella, qui donne enfin l'idée d'une solide maçonnerie. Ces hommes travaillaient pour l'éternité. On avait tout prévu, excepté la démesure des ravageurs, à laquelle tout doit céder. Je t'ai vivement regretté. Les restes du grand aqueduc commandent le respect. Quel grand dessein que celui d'abreuver un peuple au moyen d'une construction si colossale 1

Le soir, nous sommes allés au Colisée, comme le crépuscule répandait déjà son ombre. Quand on voit ce monument, tout le reste semble rapetissé. Il est si grand, que l'esprit ne peut en garder l'image ; on se le rappelle plus petit, et, quand on y retourne, on le retrouve plus grand.